

Les Cris de la mésange

Bulletin étudiant de l'option « Journalisme » (filière Histoire)

Éditorial

Vent favorable... Cap à 400 !

À la rentrée de septembre 2020, l'UCO Laval a accueilli quelque 380 étudiants, soit une progression de plus de 20 % sur un an. On est loin de la vingtaine d'étudiants de 1996-1997 ! Le cap des 100 inscrits a été franchi en 2003 et celui des 200 en 2007. C'est une lente mais régulière progression depuis près de vingt-cinq ans. Elle a tendance à s'accélérer ces dernières années grâce à l'ouverture de nouvelles filières.

Environ 38 % des étudiants de l'UCO Laval (144) relèvent de la filière « Infographie ». Les autres filières accueillent de 25 à 64 étudiants, mais sur une, deux ou trois années. Avec l'arrivée des nouvelles promotions en Économie-Gestion ou en Information-Communication, le cap des 400 étudiants apparaît atteignable à la rentrée de septembre 2021.

Mais ce ne sont que des statistiques ! Le plus important restera toujours la cohérence du projet universitaire et professionnel, la qualité pédagogique et humaine de l'enseignement, la qualité de l'accueil et l'attention portée aux étudiants comme aux enseignants et autres membres du personnel, les amitiés et les réseaux créés, les bons souvenirs de son ou ses années à Laval... Autant de vecteurs pour les recrutements de demain dans un contexte démographique moins favorable.

Les Cris de la mésange

Bulletin étudiant de l'option « Journalisme » (filière Histoire) à l'UCO Laval.

Directeur de la publication : Christophe Mézange.

Contributions pour le n° 31 :

Bryan Bellardant, Évelyne Darmanin, Yanis Faucon, Teddy Feret, Claude Guioillier, Romane Legendre, Célia Masselin, Christophe Mézange, Lylie Trouillard, Pierre Vannier.

Mise en page : CÉAS de la Mayenne.

Diffusion numérique.

Bulletin gratuit.

Campus EC 53

25 rue du Mans – 53000 Laval

Tél : 02 43 64 36 64 / Fax : 02 43 64 36 69

Mél. uco@ucolaval.net

Site: <https://laval.uco.fr/fr>

Journalisme : de l'école supérieure au terrain... La « proximité » avec Thomas Cherbonnel

En 2018, Thomas Cherbonnel a quitté l'UCO Laval avec sa licence d'Histoire et ses trois ans dans l'option Journalisme et pas moins de six stages en situation professionnelle. Il a aussitôt intégré l'École supérieure de journalisme de Lille pour une licence professionnelle « Journalisme de proximité » – une formation où la pratique est essentielle, avec notamment un CDD de trois mois qui est intégré dans le cursus.



Thomas Cherbonnel, un « ancien » de l'UCO, actuellement journaliste dans deux hebdomadaires sarthois.

Aujourd'hui, Thomas Cherbonnel partage son temps professionnel entre deux hebdomadaires du groupe Publihebdos, lui-même filiale du groupe SIPA Ouest-France : *Les Alpes mancelles*, à Sillé-le-Guillaume, et *Les Nouvelles – L'Écho fléchois*, à Sablé-sur-Sarthe.

Une caractéristique du métier : les journées sont bien remplies ! Mais cela a tout de même laissé le temps à Thomas Cherbonnel de s'impliquer dans la programmation « Vrai ou faux » du réseau des bibliothèques de Laval Agglomération. Ainsi, le 10 octobre, à L'Huisserie, il est venu partager le quotidien de son activité journalistique avec une dizaine d'auditeurs.

Des journées bien remplies – assez loin de la représentation du journaliste qui passe beaucoup de temps dans les cafés à l'affût des nouvelles qui autrement pourraient lui échapper. Le travail dans un hebdomadaire local, c'est déjà l'animation d'un réseau de correspondants, la relecture de leurs écrits, le montage des pages, et bien sûr aussi le travail de terrain, plus sur les événements importants ou particulièrement sensibles que les correspondants peuvent difficilement traiter sauf, bien sûr, s'ils sont suffisamment autonomes et talentueux.

Un journaliste de proximité est « *de plus en plus polyvalent* », assure Thomas Cherbonnel. Il doit savoir se constituer un réseau, collecter de l'information, écrire, photographier, peut-être demain filmer. Au cœur des débats sur les évolutions, il y a la question de la disparition du papier avec le numérique qui prend de plus en plus de place.

Le développement durable sur un campus... « responsable » Trois étudiantes d'Économie-Gestion ont mené l'enquête

Les techniques d'enquête, cela s'enseigne mais, surtout, cela se pratique sur le terrain ! En 2019-2020, dans le cadre d'un enseignement méthodologique en première année de licence d'Économie-Gestion, trois étudiantes, Amélie Brisset, Bérénice Lochin et Julie Mottais, ont choisi d'investiguer les actions de développement durable sur le campus, sous l'angle de la perception qu'en ont les étudiants.

Leur question de recherche : « Alors que, d'une part, les deux établissements du campus sont formellement engagés dans une démarche visant un développement durable, et alors que, d'autre part, nous sommes à un moment clé de prise de conscience de la fragilité de la planète par la société, et en particulier par les jeunes, comment expliquer l'implication partielle des étudiants de l'UCO Laval ⁽¹⁾ dans la démarche mise en œuvre ? »

Leurs hypothèses portaient notamment sur un déficit d'information et de communication, mais aussi sur une faible implication dans la démarche impulsée – sauf pour les étudiants de la licence professionnelle « Chargé d'affaires Bâtiment-Paysage » qui en sont directement acteurs.

Pour vérifier leurs hypothèses, les trois étudiantes ont conçu et diffusé un questionnaire en ligne auprès des étudiants de l'UCO Laval. En voici les principaux enseignements.

La filière « Librairie » a été la plus participative

Sur un total de 297 étudiants, l'enquête en ligne a permis de recueillir 125 réponses, soit un taux de 42 %. D'une filière à l'autre, le taux oscille entre 28 % (Infographie) et 74 % (Librairie).

L'enquête a également permis de recueillir 7 réponses auprès des coordinateurs et des personnels administratifs ou de direction.

	Filière	Nombre d'étudiants	Nombre de réponses	%
Taux de réponse	Bâtiment-Paysage	30	11	37 %
	Banque-Assurances	39	21	54 %
	Économie-Gestion	8	5	63 %
	Histoire	56	30	54 %
	Infographie	137	38	28 %
	Librairie	27	20	74 %
	Total		297	125

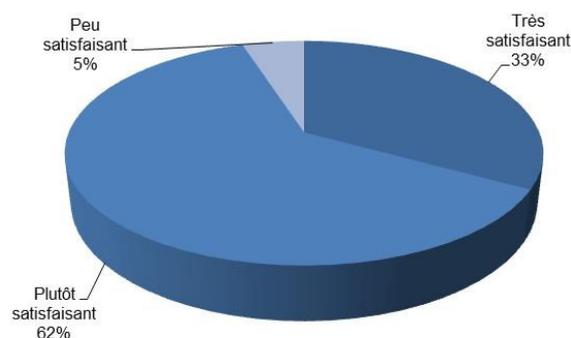
Un espace « fumeurs » plébiscité

Sur les 125 étudiants qui ont répondu, 85 % se déclarent non fumeurs et donc 15 % sont fumeurs. Cela correspond à un effectif de 19 étudiants.

Toujours sur l'ensemble des étudiants, 43 n'ont pas exprimé leur avis et on peut supposer qu'ils se recrutent parmi les non fumeurs.

Sur les 82 étudiants qui ont exprimé leur avis, seuls 4 considèrent l'aménagement « *peu satisfaisant* ». La satisfaction est donc générale avec, cependant, les réponses « *plutôt satisfaisant* » (51) presque moitié plus nombreuses que les « *très satisfaisant* » (27). Seule une nouvelle enquête, plus qualitative, permettrait de comprendre ce qu'il pourrait être réalisé en plus. Un abri, peut-être ?

Aménagement de l'espace « fumeurs » (82 avis exprimés)



« Chacun son mug » : pas encore le cas !

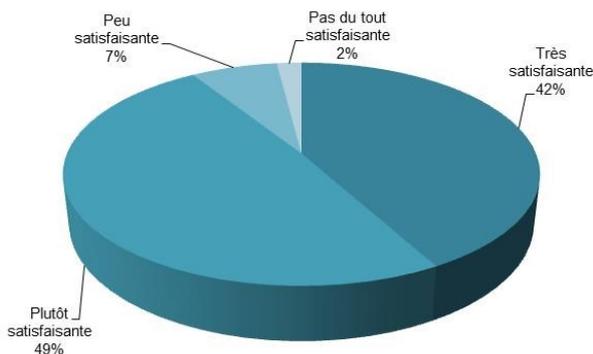
Pour les 108 étudiants qui se sont exprimés, l'opération « Chacun son mug » est globalement perçue favorablement.

On peut percevoir cette opération positivement sans forcément y participer concrètement : 98 étudiants trouvent l'opération « *très* » ou « *plutôt satisfaisante* », mais seuls 49 étudiants ont acheté un gobelet

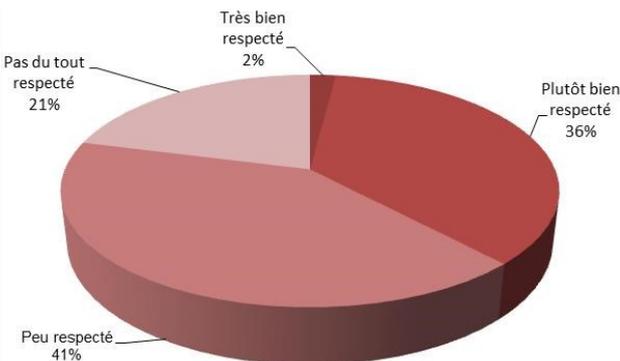
(1) – Haute-Follis Enseignement supérieur n'a pas souhaité s'impliquer dans la démarche.

(50 %). En outre, parmi ceux-ci, seuls 36 (soit 73 %) ont continué à l'utiliser au bout de plusieurs mois.

Perception de l'opération « Chacun son mug »



Tri sélectif dans les salles de cours



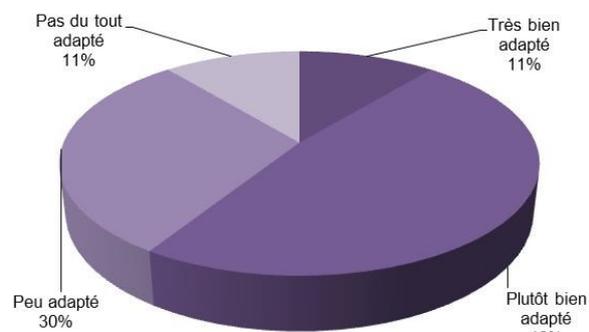
Le conditionnement des plats chauds en question

Sur les 125 étudiants ayant répondu au questionnaire, un peu moins de la moitié ont déjà commandé des plats chauds à l'Open Café (58, soit un taux de 46 %).

Pour autant, 73 donnent leur avis sur leur conditionnement

Les avis sont mitigés : 59 % trouvent le conditionnement « très bien » ou « plutôt bien adapté » – ce qui implique un avis contraire de la part de 41 % des étudiants s'étant exprimés.

Conditionnement des plats chauds



Un tri sélectif des déchets qui fonctionne moyennement...

Au kiosque, dans le hall, dans les espaces ouverts, près des deux tiers des étudiants considèrent que le tri sélectif est « très bien » (5 %) ou « plutôt bien respecté » (59 %). Des progrès apparaissent possibles au moins pour 36 %.

Les étudiants sont beaucoup plus critiques sur le respect du tri sélectif dans les salles de cours. Ils ne sont que 38 % à considérer que le tri sélectif y est « très bien » (2 %) ou « plutôt bien respecté » (36 %).

Des services peu utilisés

Dans le hall, des panneaux invitent les étudiants à prendre contact les uns avec les autres pour du covoiturage : 83 % des étudiants perçoivent cette initiative comme étant « très » ou « plutôt pertinente ». Par contre, seuls quatre étudiants ont déjà eu recours à ce service.

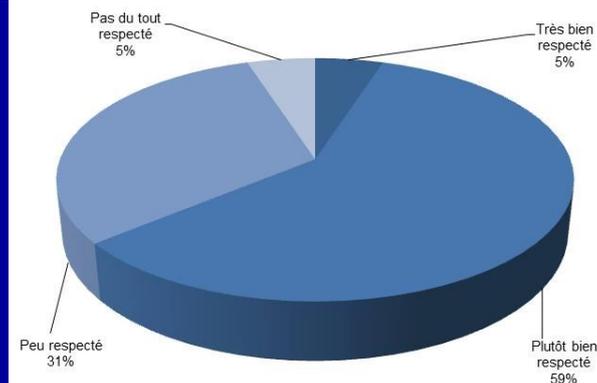
Pareillement, seuls trois étudiants ont déjà utilisé le dispositif de prêt de vélos. Seulement, plus d'une centaine d'étudiants ayant répondu (85 %) déclarent ne pas connaître les modalités pratiques de ce prêt de vélo. Pourtant, une quarantaine d'étudiants (34 %) pensent qu'ils sont susceptibles d'être un jour intéressés par ce service.

Vrais ou faux ?

Les étudiants ont majoritairement apporté la bonne réponse pour chacune des questions. Ils sont tout de même 37 % à ignorer que des ruches sont installées sur le campus (2) ; ils sont également 19 % à penser que toutes les salles de cours sont isolées et bénéficient d'un double vitrage (le taux est seulement de 3 % en Histoire et de 8 % en Infographie – ce ne sont probablement pas les deux filières les mieux loties).

Une part encore significative des étudiants (17 %) sont convaincus que le campus EC 53 recourt à l'énergie

Tri sélectif au kiosque, dans le hall, dans les espaces ouverts



(2) – Les ruches ont dû être enlevées.

Pas de méthode sans esprit critique...

Les enquêtes par questionnaire ont leurs limites... Si 125 étudiants ont répondu (42 %), on ne saura jamais ce qu'auraient répondu les quelque 170 étudiants qui n'ont pas souhaité consacrer deux ou trois minutes pour participer à l'enquête. Leurs réponses auraient-elles infléchi les résultats dans un sens... mais lequel le cas échéant ?

Tout laisse penser que les étudiantes femmes sont plus sensibilisées concernant le développement durable sur le campus que leurs homologues masculins.

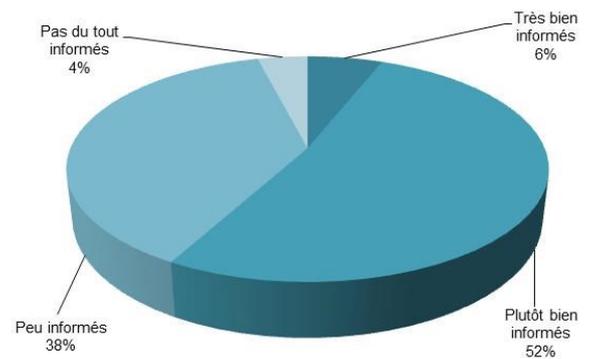
Ainsi, 84 % des étudiantes expriment leur satisfaction par rapport à l'opération « Chacun son mug », mais seulement 73 % des étudiants. Elles sont 32 % à trouver que le conditionnement des plats chauds est inadapté, contre 17 %. Elles sont 63 % à émettre des réserves sur le tri sélectif dans les salles de cours, contre 55 %. On pourrait ainsi multiplier les « preuves », mais prudence ! Les étudiantes qui ont répondu sont-elles autant représentatives que leurs homologues masculins ?

La répartition par sexe, dans chaque filière, à elle seule peut créer un biais méthodologique lié à la « structure » des populations statistiques ayant répondu...

solaire. Le même score (17 %) ignore qu'il y a un « hôtel à insectes » sur le campus « *pour participer à la biodiversité* ».

Finalement, les étudiants sont moins divisés quant à l'existence d'un écriteau pour présenter chaque espèce

Niveau d'information sur les actions mises en œuvre



d'arbre (94 % de réponses justes). Ils sont encore 89 % à apporter une réponse juste pour la labellisation « Campus responsable » d'une part, et pour l'installation de nichoirs pour les oiseaux.

Une autre question permettait aux étudiants de dire comment ils se considèrent informés par rapport à tout ce qui est fait sur le campus dans une perspective de développement durable : 58 % se disent « *très bien* » (6 %) ou « *plutôt bien informés* » (52 %).

Les étudiants en Bâtiment-Paysage apparaissent « *très bien* » ou « *plutôt bien informés* » (100 %). Ce n'est pas trop surprenant comme la filière impulse de longue date des actions visant le développement durable. C'est encore le cas pour les deux tiers des étudiants en Histoire et en Librairie. Le taux descend sous les 50 % en Infographie (42 %) et en Banque-Assurances (38 %), étant entendu que la durée d'études sur le campus peut avoir un impact sur le niveau de l'information.

Premiers jalons d'une politique plus globale

Le questionnaire comprenait quelques questions ouvertes qui ont permis de recueillir de l'information qualitative. Nous utilisons ici les réponses des étudiants, mais aussi celles des sept salariés permanents ayant répondu au questionnaire. Cette synthèse est nécessairement une « construction ». D'autres rédacteurs, sûrement, auraient choisi de mettre en avant tel ou tel autre aspect...

Retenons tout d'abord cette observation pointant l'absence d'une politique globale s'appuyant elle-même sur un diagnostic exhaustif. En outre, d'aucuns soulignent le rôle moteur de la filière « Bâtiment-Paysage » tout en regrettant un engagement qui ne soit pas plus partagé par l'ensemble du campus... La labellisation « Campus responsable » suscite un certain scepticisme pour plusieurs autres pierres d'achoppement : tout d'abord le manque d'isolation de certains bâtiments, ce qui « *relève de la caricature* » comme le mentionne une réponse. Voilà bien l'unique avantage des confinements sanitaires : épargner le froid, l'humidité et les courants d'air à certains étudiants et enseignants ! On le sait maintenant : l'UCO Laval a un projet immobilier et ce n'est pas pour engager maintenant de lourds travaux d'isolation...

Une autre lacune provient de la production des déchets. Les emballages plastiques à l'espace « restauration » passent mal... Le tri sélectif, surtout dans les salles de cours, ne fonctionne pas très bien, essentiellement semble-t-il par un manque de lisibilité des consignes de tri. Plus à la marge, des étudiants appellent de leur vœu une offre de restauration recourant aux producteurs locaux respectueux eux-mêmes de l'environnement. Et les veilles d'écran ? Là aussi, des efforts sont à réaliser...

Elles ne sont que deux pour tout le campus et les étudiants peuvent largement les aider...

Catherine Noyer et Carine Malin ont en charge l'entretien des locaux du campus. Catherine Noyer travaillait avant chez les sœurs de la Miséricorde et le directeur de Haute-Follis lui avait proposé de rester à l'ouverture du campus. Quant à Carine Malin, elle est arrivée plus récemment, embauchée en février 2019.

Les relations avec les étudiants sont globalement très bonnes : « *Comme c'est un petit campus, il y a une ambiance familiale. Les étudiants nous disent "bonjour". Ils nous tiennent la porte* »... Ce qui n'empêche pas parfois quelques agacements : « *Il y a une salle qu'on fait le mardi soir et si on repasse le mercredi, on a l'impression qu'on n'est pas passé !* » Le tri sélectif est aussi un souci quand il est fait en dépit du bon sens. Pour les gobelets notamment.

Avant les mesures sanitaires liées au Covid-19, Catherine Noyer et Carine Malin observaient qu'il n'y a pas assez de place dans le kiosque et que c'est une source de préoccupation de par le volume des déchets. La prise des repas dans les salles de cours, faute de place, peut aussi aller à l'opposé d'un souci de propreté.



À temps complet, Catherine Noyer et Carine Malin font l'entretien du kiosque et du hall, des bureaux, du coin repas du personnel, des salles de cours et en particulier des tableaux, des couloirs, des sanitaires... Les salles de cours, c'est une fois par semaine.

Dans certaines filières et promotions, les étudiants, à tour de rôle, ont la responsabilité de l'entretien de leur salle, et cela aussi, comme le « bonjour » ou un sourire, c'est une façon de faciliter et de reconnaître le travail des deux agents pour un campus propre et accueillant.

Huit étudiants croisent Édouard Philippe à Blois !

Les étudiants en licence d'Histoire à l'UCO Laval ont bien de la chance ! Leur cursus est jalonné de grands événements comme la participation, chaque année, aux Rendez-vous de l'Histoire, à Blois, ou encore l'organisation, sur le campus, de la Fête de l'Histoire.

En avril 2020, le Covid-19 n'a pas permis le déroulement de cette Fête de l'Histoire ; par contre, en octobre, il n'a pas empêché les Rendez-vous de l'Histoire de se tenir à Blois – même si c'était une version en mode un peu réduit : moindre nombre de visiteurs et nombreux événements annulés.

Du 7 au 11 octobre, sur le thème « Gouverner », Blois a ainsi accueilli ses 23^e Rendez-vous de l'Histoire avec conférences, rencontres pédagogiques, expositions, salon du livre, programmation cinématographique... Les étudiants de première année bénéficient d'un déplacement de deux jours entièrement pris en charge financièrement par l'UCO Laval. Les étudiants de deuxième



et troisième année peuvent se joindre au groupe moyennant une participation modique.

Impossible de rendre compte de tous les événements auxquels ont participé les étudiants, que ce soit individuellement ou à plusieurs. En tout cas, ils sont huit de première année qui, pour leur bilan, mettront d'abord en avant la prise d'une photographie. C'était au salon du

livre où ils ont croisé l'ancien Premier ministre, Édouard Philippe. Celui-ci a chaleureusement accepté de se prêter à l'exercice de la photo-souvenir. Curieux, Édouard Philippe a demandé aux étudiants d'où ils venaient et dans quel domaine ils travaillaient. « *Si en plus vous êtes des historiens, il n'y a pas de problème* », a plaisanté l'ancien Premier ministre. Les huit étudiants n'en avaient pas terminé avec les émotions. Europe 1 les a alors interpellés pour quelques commentaires sur leur rencontre avec Édouard Philippe. Les étudiants ont répondu qu'ils ont été impressionnés par l'actuel maire du Havre et qu'ils l'ont trouvé chaleureux et modeste... De quoi faire grimper encore plus sa cote de popularité.



Édouard Philippe et Agathe Planté, Joséphine Jourdan, Léa Cormier, Bryan Bellardant, Clément Sarrazin, Teddy Feret, Jocelyn Michel, Romane Legendre

À chaque rue de Laval, son histoire...

En février 2020, la ville de Laval a inauguré de nouveaux noms de rue aux abords du quartier Ferrié. Ainsi, une rue porte désormais le nom de Charles Lecomte, ancien député de la Mayenne ; une autre, celui de Joséphine Baker, artiste et résistante française d'origine américaine... « À chaque rue, son histoire », chronique historique lavalloise, a pour objectif de faire découvrir ou redécouvrir quelques-unes des rues, places ou quais emblématiques du centre-ville. De la Grande-Rue, à l'origine de l'extinction d'une dynastie seigneuriale, à la place de la Trémoille, lieu de la guillotine durant la Terreur, en passant par des quais et rues portant le nom d'illustres personnages lavallois, Lylie Trouillard, étudiante en licence d'Histoire à l'UCO Laval, propose un détour au cœur de Laval afin de faire revivre, le temps d'une lecture, l'histoire de ces lieux qui semblent si familiers mais sans avoir encore révélé tous leurs secrets.

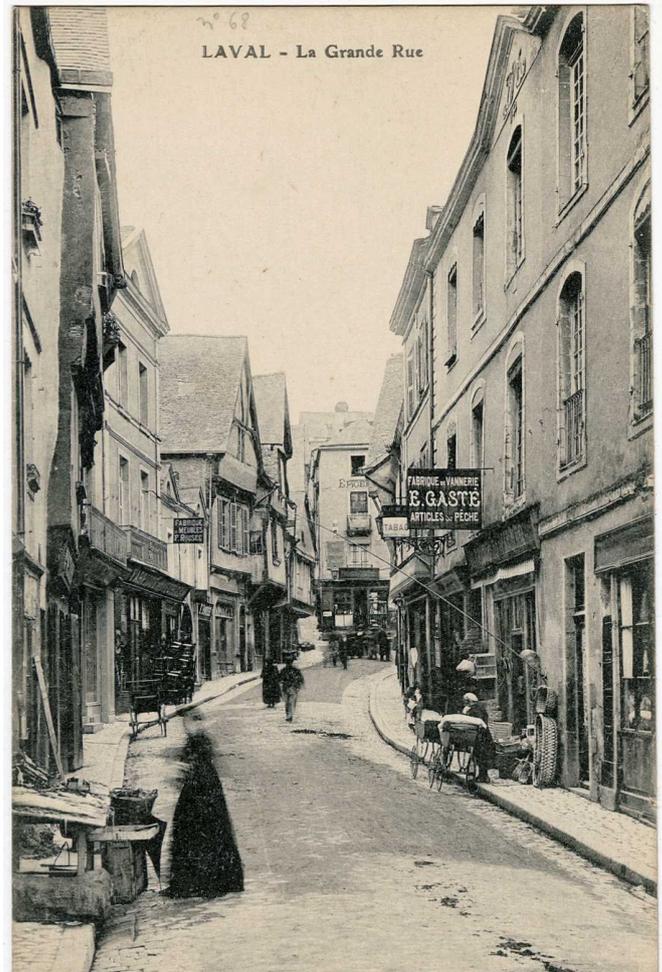


Lylie Trouillard, étudiante de 3^e année de licence d'Histoire (option « Enseignement »)

La Grande-Rue, témoin de l'extinction de la maison des Laval-Montmorency

En 1403, Guy de Gâvre, troisième fils de Guy XII de Laval, trébuche contre la margelle d'un puits, en bas de la Grande-Rue, en jouant à la paume. Il tombe à l'eau et se noie, endeuillant la maison des Laval-Montmorency et entraînant son extinction.

Longue de 187 mètres, la Grande-Rue était l'artère commerciale de la ville de Laval à l'époque médiévale,



Source numérique : Archives départementales de la Mayenne, 5 Fi 120/1365.

repreant le tracé de l'ancienne voie romaine reliant Le Mans à Corseul en Bretagne. Cette rue pavée fait face au Vieux-Pont, construit au XIII^e siècle. Avant la construction du Pont-Neuf ouvert à la circulation en 1824, c'est le seul permettant alors de traverser la rivière de la

Mayenne. Construit à l'emplacement d'un gué, il était composé à l'origine de cinq arches contre trois aujourd'hui, et marquait l'entrée de la ville aux visiteurs venus de l'extérieur. Une fois le pont franchi, se déployait une rue souvent sale, bruyante et embouteillée où il n'était pas rare de voir quelques animaux se promener en toute liberté. Un alignement de maisons à pans de bois se dévoilait aux visiteurs, avec leur rez-de-chaussée abritant des commerces ouverts sur la rue. Parmi elles, la maison des Maires ou encore la maison du Pou-

Volant au n°28, qui abritait un hospice pour personnes nécessiteuses. Après datation par dendrochronologie, le bois composant la charpente a été daté de 1423, faisant de cette maison une des plus anciennes de la ville. Au croisement avec la rue des Orfèvres, on découvre la maison du Grand-Veneur construite en 1554 et classée « Monument historique » le 28 mai 1833. Construite sous l'impulsion de Jacques Marest, un riche commerçant de toile, cette maison abrite désormais les locaux du service Patrimoine de la ville de Laval.

Sophie Ravary a contribué à une histoire des évêques du Mans

À l'UCO Laval, Sophie Ravary était une étudiante en Histoire plutôt discrète, mais très studieuse. Elle a obtenu sa licence en 2011 (option « Patrimoine »), puis a prolongé son parcours universitaire par un master 2 d'Histoire médiévale à l'université de Rennes-II Haute-Bretagne (« Les pratiques de l'écrit de l'abbaye Saint-Vincent du Mans, XII^e-XIII^e siècle »), puis par un second master 2, cette fois-ci en Archivistique, à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Elle est doctorante en Histoire médiévale à l'université de Rennes-II Haute-Bretagne.



Sophie Ravary, étudiante de 2008 à 2011 à l'UCO Laval

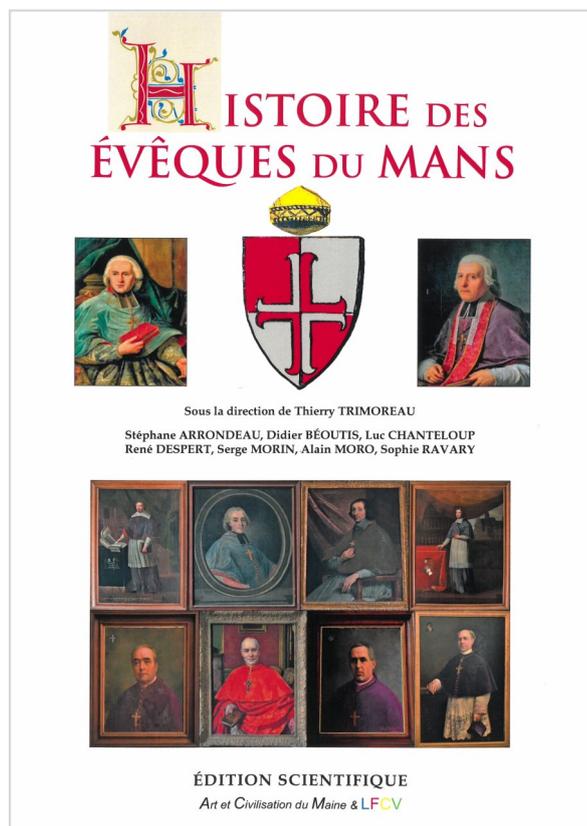
Indépendamment de son parcours universitaire, elle accumule stages et emplois dans des institutions inattendues. Après, entre autres, l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune en Suisse, les Archives nationales, le ministère des Affaires étrangères, l'Orient-Express (groupe SNCF), la voilà aujourd'hui archiviste à l'université de médecine de Tours !

Avec son mari, René Despert, connu en Mayenne pour ses recherches sur les « sépultures familiales de Bellebranche », Sophie Ravary a aussi apporté une contribution à une monumentale *Histoire des évêques du Mans*, sous la direction de Thierry Trimoreau (université du Mans), publiée en février 2020 à l'Édition scientifique Art et Civilisation du Maine & LFCV (416 pages, 35 euros).

Sophie Ravary-Despert et son mari introduisent la première partie consacrée aux évêques sous l'Antiquité et le Haut Moyen Âge (III^e-XI^e siècle), puis la deuxième partie sur les évêques du Moyen Âge classique (XI^e-XIII^e siècle). Ils évoquent principalement les sources,

« en essayant de faire preuve d'esprit critique », souligne Sophie Ravary-Despert.

Cent-un évêques ont occupé le siège épiscopal du Mans depuis saint Julien (III^e siècle) jusqu'à ce jour. « Certains furent des saints, des philosophes, d'autres des hommes de guerre ou des prélats mondains succédant à d'autres de grande piété... et vice-versa » (quatrième de couverture). L'ouvrage fait connaître « la grande histoire de ces hommes de pouvoir mais aussi leurs petites histoires souvent inattendues, insolites, burlesques ou dramatiques »... Rappelons que le diocèse du Mans, jusqu'en 1855, couvrait la Mayenne, sauf le sud qui relevait d'Angers.



Guillaume Letourneur : les sciences politiques à l'UCO Laval ont leur « docteur »...

Le 23 octobre, à la Sorbonne, le Lavallois Guillaume Letourneur a soutenu sa thèse en science politique sur le Front National en Mayenne et dans l'Yonne (1980-2010). Depuis 2017, il assure un cours de sciences politiques, une année sur deux, pour les étudiants de l'option « Journalisme ». Claude Guioullier, autre intervenant de l'option, a eu le plaisir d'assister à la soutenance.

La thèse est une contribution importante à l'étude des partis politiques. Des membres du jury ont souligné la « *neutralité axiologique exemplaire* » dont a su faire preuve Guillaume Letourneur sur un objet de recherche aussi sensible.

Il a su croiser systématiquement les deux terrains avec une parfaite maîtrise de la description et de l'analyse comparative. Il a également su articuler les logiques centrales du FN et leur plus ou moins grande appropriation par les acteurs locaux du parti. Le jury a été particulièrement sensible à la diversité des sources



Guillaume Letourneur lors de sa soutenance de thèse sur le Front National en Mayenne et dans l'Yonne.

utilisées : observation participante, entretiens auprès de militants, enquêtes par questionnaire à la « sortie des urnes », sources documentaires avec, en particulier, la consultation, sur dérogation, des notes des Renseignements généraux sur les activités du FN dans les années 80-90...

(Suite de la page 1)

Dans les faits, il convient de distinguer d'une part l'abonnement numérique qui offre les mêmes contenus que l'édition papier ; d'autre part, les autres supports numériques qui impliquent une complémentarité, mais là le modèle économique reste à trouver...

De nouveaux défis sont à relever : être le premier à livrer une information sur Internet – sans négliger les vérifications et recoupements qui sont l'ABC du métier ; par ailleurs, écrire pour Internet et pour le journal papier tout en apportant des contenus différents. Dans le premier cas, c'est souvent de l'information brute ; dans le second, l'analyse peut être plus fouillée.

Thomas Cherbonnel reste convaincu que la presse papier a encore de beaux jours devant elle. Certes, les jeunes privilégient les supports numériques, mais nul ne peut dire que leurs pratiques de lecture ne vont pas évoluer avec le temps... Aux journalistes de rester passionnés et de savoir s'adapter et innover !



Sur un air de déjà vu...

On n'a pas la musique, mais on a les paroles...

Après *La cigale et la fourmi* de Jean de La Fontaine, voici venu le temps de la cigale et la fourmi mais dans la version de Jean du Confiné ! Comme chacun sait, dans cette nouvelle version, la cigale a non seulement chanté sans masque tout l'été mais en plus, elle est partie vagabonder. Quand la bise se fut levée, elle n'eut d'autre solution que d'aller pleurer chez sa voisine la fourmi qui, elle, était restée gentille, à manger ses pâtes du premier confinement toute tranquille. La fourmi n'étant toujours pas plus prêteuse au XXI^e qu'au XVII^e siècle, la cigale s'en retourna chez elle fabriquer des masques et du gel pour ne pas avoir à tousser tout l'hiver. Et comme la cigale aime chanter, elle inventa, par la même occasion, une version moins dansante de la célèbre chanson *Au bal masqué* ! Certes la compagnie cette fois n'est pas créole mais ses accessoires tout aussi reconnaissables : gel, masque, distanciation. Moralité : après la première vague, nous n'avons pas assez mis en pratique la chorégraphie des gestes barrières, la prochaine sera la bonne ! Nous voilà tous... déconfinés... reconfinés... reconfinés ! D'ici-là on se protège, on assimile et on revient très vite en présentiel, pour vivre avec le virus certes, mais aussi tous ensemble pour de vrai, et surtout sans écran comme interface !

